

Russie

La différence comme maladie vénérienne

La Russie. On commence à connaître, en Occident, le vrai visage d'un Jirinovski, ses déclarations sur Hitler (dont « l'idée de départ » n'était « pas si mauvaise »), la France (ce pays sous « influence américaine et stoniste », dont la capitale devient « une ville arabe »), l'arme atomique (attendez qu'il en dispose ; vous verrez ce que vous verrez – et l'usage qu'il en fera contre « l'Allemagne, le Japon et la France »).

Ce que l'on sous-estime, en revanche, c'est le pouvoir dont il dispose, dès aujourd'hui, tant dans les couches populaires que dans ce qui reste des appareils militaro-policiers de l'ancienne Urss.

Et ce que l'on ignore, surtout, c'est que ces propos apparemment délirants, ces mots que l'on traite comme s'ils étaient ceux d'un psychopathe, ont un substrat politique, idéologique, très cohérent.

Ce substrat ? La haine de l'Europe. La phobie de l'Amérique. Un antisémitisme obsessionnel. La crainte des « foyers infectieux » – Jirinovski emploie le terme – qui ne cessent, depuis des siècles, d'empoisonner la sainte Russie. L'hypothèse, en d'autres termes, d'une « russité » primordiale qui pourra, certes, faire alliance avec telle ou telle autre culture (l'Islam, par exemple) ou telle puissance (en gros les puissances asiatiques), mais non sans s'être, d'abord, purgée de la peste judéo-occidentale.

On sourit quand Jirinovski fait des maladies vénériennes un mal européen dont Staline aurait eu le mérite, en bouclant ses frontières, de préserver la Russie.

On a tort. Car on est au cœur d'un dispositif métaphorique qui est aussi un système théorique et dont l'obsession de pureté est, donc, la pièce maîtresse.

Soljenitsyne à la recherche de la pureté originelle

Et puis à côté de lui – face à lui ? –, l'inquiétante dérive d'un grand écrivain longtemps exilé, dont le retour au pays était attendu avec un mélange de respect et d'anxiété par tous les hommes libres de Russie et du monde : Alexandre Soljenitsyne. Rien de commun, sans doute, entre le pitre et le prophète. Mais qui niera que les propos du second ne fassent parfois écho aux élucubrations du premier ? Qui ne reconnaîtrait, dans ses impressions de retour en ex-Urss ou dans ses projets pour « réaménager » la Russie, des variations étrangement semblables ? Quand il chante son hymne à la bonne nature russe enfouie, quand il continue de voir

dans la Sibérie l'asile immémorial de l'âme russe enchaînée, quand il s'entête dans sa slavophilie et dans le refus, hérité de Leontiev, d'un cosmopolitisme d'où serait venu tout le mal, quand l'ancien dissident persiste à confondre dans le même opprobre la révolution communiste de 1917 et la révolution démocratique de 1905, quand il continue d'y voir deux accidents exogènes qui n'auraient pas entamé le cœur de la vraie Russie – comment ne pas songer qu'avec son génie, sa légende, son œuvre immense, il partage la même nostalgie d'une pureté perdue et participe, à ce titre, du même moment de l'histoire russe et, peut-être, européenne ?

Bosnie

La « purification ethnique » non comme moyen mais comme but

La Bosnie.

La « purification ethnique » en Bosnie.

On la présente souvent, cette purification, comme un « élément » de la politique serbe.

Or, il faut renverser les choses et les voir ainsi : la « purification ethnique » n'est pas le moyen, mais la fin ; ce n'est pas une pièce, odieuse, d'un dispositif qui, à la limite, pourrait fonctionner sans elle, c'est le dispositif même. C'est le but même, l'entier programme de la guerre ; et l'on pourrait, en droit, déduire de ce seul but tous les aspects du conflit, ses figures les plus scandaleuses, ses mystères aussi, sa part d'ombre.

La haine des villes, par exemple.

Ce côté guerre des campagnes contre les

villes qui n'a pas de signification réellement stratégique.

Il n'a de sens, ce meurtre des villes, que si l'on change de point de vue et que, passant du stratégique au symbolique, on comprend que les milices serbes avaient un but de guerre et un seul : effacer de la terre bosniaque tout ce qui pouvait témoigner d'un mélange, d'une mixité, d'une coexistence des communautés – à commencer par Sarajevo même, ville symbole de ce mélange, carrefour des cultures latine, slave, ottomane, autrichienne et preuve vivante, à ce titre, que la séparation était impossible.

Autre exemple : la culture.

Cette étrangeté d'une guerre dont l'un des premiers gestes aura été de détruire les lieux de culture de Sarajevo. Ces bombardements méthodiques – et, en soi, inexplicables – des mosquées et des musées, des basiliques et des monastères. L'autodafé, en une nuit, de la célèbre bibliothèque.

Haine, classique chez les fascistes, des lieux de mémoire et de culture ? Le fameux « quand je vois le mot culture, je sors, etc. » ? Cela ne suffit pas. Et la seule raison qui tienne est, à nouveau, celle-ci : ces musées et ces monuments, ces bibliothèques et ces églises, tous ces lieux recelaient d'incalculables archives ; et il y avait, dans ces archives, la trace et, donc, la preuve de ce prodigieux mélange qui fit, pendant des siècles, la vitalité de la civilisation bosniaque.

La conclusion s'impose. Soit : on ne pouvait pas vouloir la purification ethnique sans commencer par détruire ces traces, qui en étaient la négation vivante. Soit : le fait d'avoir commencé par là démontre que le but de guerre était bien le projet purificateur lui-même. Les nationaux-communistes serbes ont déclenché, au cœur de l'Europe, la première guerre de l'après-guerre ; et ils n'ont eu besoin, pour accomplir leur forfait, que d'une certaine idée de la pureté.

Les Serbes veulent effacer de la terre bosniaque tout témoignage d'un mélange.



PHOTO ART ZAMUR